

24 images

24 iMAGES

Univers de passage
Les portes tournantes

Gilles Marsolais

Number 38, Summer 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22341ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Marsolais, G. (1988). Review of [Univers de passage / *Les portes tournantes*]. *24 images*, (38), 43–43.

LES PORTES TOURNANTES

par Gilles Marsolais

Univers de passage

Un homme dans la quarantaine (Gabriel Arcand), peintre solitaire et tourmenté, parcourt le journal intime, les photos et les souvenirs de sa mère (Monique Spaziani) qui a échoué à New York, d'où elle lui apprend qu'elle y meurt à petit feu, qu'elle s'y consume en remuant le passé et en s'interrogeant sur la vie de ce fils dont elle fut contrainte de se séparer peu de temps après sa naissance et qu'elle n'a pas revu depuis.

De fil en aiguille, Antoine (François Méthé), le propre fils de cet homme d'âge mûr, finira par remonter à la source et par établir le contact, redouté et souhaité, avec cette proche parente dont l'absence à travers les générations, continue de conditionner leur propre existence.

Les portes tournantes de Francis Mankiewicz exploite avec adresse et sensibilité un héritage thématique propre à la littérature québécoise et il réhabilite une courte tradition cinématographique narrative déjà sérieusement menacée par l'académisme. En effet, le cinéma des années 50, les téléromans depuis les années 60, puis les téléfilms (comme *Les Plouffe* et cie) des années 80 ont repris à tour de rôle ce thème de la figure maternelle qui est au centre de notre univers littéraire pour l'exploiter avec des bonheurs divers. Cependant, depuis quelques années, c'est comme si certains cinéastes avaient décidé de revenir à ce thème, tout comme à celui — tout aussi obsédant, mais en creux — de l'absence du père, et de l'aborder avec des moyens proprement cinématographiques. La récurrence de cette double thématique, procédant d'un besoin de revalorisation de ces images mentales en accord avec une crise d'identité de la société québécoise, est évidente dans le cinéma québécois des années 80. Voyez, parmi tant d'autres: *Un zoo la nuit* de Jean-Claude Lauzon et *Kalamazoo* d'André Forcier.

En explorant diverses modalités de la «voix off» (la lecture du journal intime, messages sur cassette) et en multipliant dangereusement, mais brièvement, les images vaporeuses pour situer les séquences du tout début des années trente, le film parvient assez vite à imposer le ton et le climat d'intériorité souhaité et à exiger du spectateur, qui pourra en être momentanément décontenancé, qu'il s'adapte à cette longueur d'onde et à ce niveau de narration. Aussi, en focalisant rapidement sur la personne de Céleste, la mère, et sur son goût démesuré pour la musique et le ci-



La pianiste Céleste Beaumont (Monique Spaziani) dans sa tenue de scène de pianiste accompagnatrice de films muets.

néma, il impose avec naturel l'omniprésence de la musique et du cinéma tout au long du récit qui y trouve même sa raison d'être. À l'instar d'autres films récents, **Les portes tournantes** nous entretient aussi — et surtout — de cela à travers son réseau thématique.

Et c'est par là même que ce film de Mankiewicz s'impose comme une œuvre tout à fait digne d'estime, à travers une série de séquences évocatrices centrées sur l'ascension fulgurante et la brève «carrière» de Céleste:

- son départ, avec son impresario, de la maison familiale (séquence d'un autre temps joliment encadrée entre deux points de vue complémentaires d'une route de terre se perdant dans la forêt);

- son arrivée à Campbelltown, au Nouveau-Brunswick, devant le cinéma Royal dont l'affiche annonce la projection d'un film avec Mary Pickford;

- son apprentissage comme pianiste accompagnatrice de la projection des films muets (excellente séquence, avec Buster Keaton démontrant notamment que cette musique de film ne servait qu'à «illustrer» l'image d'une façon assez servile);

- sa fabulation progressive à travers la mythologie du cinéma et du star-system, qui lui vaudra l'adulation, puis la main d'un fils de famille plutôt nigaud, au moment même où l'univers de cette pianiste du cinéma muet s'écroulera avec l'arrivée tardive du parlant dans son bled...

Les portes tournantes évite les pires écueils propres à ces films tournés à la fois vers le passé de leurs personnages et vers le passé du cinéma et qui entremêlent plusieurs générations et plusieurs époques: confusion, lourdeur, etc. Ici, les passages d'un univers et d'une époque à un autre univers et à une autre époque s'effectuent avec grâce, sans heurt. À tel point que, après avoir fait pivoter les «portes tournantes» de la gare, pour se



Antoine (François Méthé) avec sa mère (Miou Miou)

retrouver dans la rue à New York, suite à un long voyage en train, la brève confusion d'Antoine qui croit apercevoir dans la foule sa grand-mère rajeunie, nous paraît constituer une projection mentale plausible et une insertion diégétique tout à fait naturelle.

Les portes tournantes évite aussi les écueils propres au système de la coproduction qui trop souvent, par exemple, impose des personnages extérieurs au récit et des acteurs hors contexte simplement pour satisfaire à quelque clause du contrat établi entre les pays concernés. Ici Miou Miou tire bien son épingle du jeu et sa présence ne détonne pas, elle semble même aller de soi... Un film à voir. □

LES PORTES TOURNANTES

Qué.-Fr. 1988. Ré.: Francis Mankiewicz, Scé.: Jacques Savoie et F. Mankiewicz. Ph.: Thomas Vamos. Mont.: André Corriveau. Mus.: François Dompière. Dir. art.: Anne Pritchard. Int.: Monique Spaziani, Gabriel Arcand, Miou-Miou, Jacques Penot, François Méthé, Françoise Faucher, J.L. Roux, Rita Lafontaine, Hubert Loiselle. 101 min. Couleur. Dist.: Malofilm.